

## CONFERENCE

**L'archéologie appliquée à la fouille des sépultures de combattants disparus.**

par Frédéric ADAM, archéo-anthropologue, chargé de recherche Inrap Grand-Est, UMR 7268 ADES Aix-Marseille

Les archéologues français ne s'intéressent à la période de la Grande Guerre que depuis relativement peu de temps. La période considérée était en effet jugée trop récente pour faire l'objet d'une véritable démarche archéologique et risquait en outre de provoquer un élargissement chronologique non négligeable de la discipline. L'idée la plus répandue était alors que cette période troublée de notre histoire devait rester l'apanage des historiens, lesquels avaient suffisamment d'archives et de témoignages à leur disposition pour alimenter leurs propres recherches. A cela s'ajoutaient la réelle dangerosité des champs de batailles avec ces millions de munitions non explosées et le manque évident de formation universitaire des archéologues pour les périodes récentes.

Ainsi lorsqu'il fallut en novembre 1991 procéder à la fouille de la sépulture multiple de Saint-Remy-la-Calonne (Meuse), l'ensemble de la communauté archéologique cria-t-elle au scandale. Non seulement, la prescription déposée par le Ministère de la Culture portait pour la première fois en France sur une sépulture de soldats disparus lors de la Grande Guerre, mais les raisons en étaient essentiellement la présence hypothétique mais vraisemblable d'un écrivain célèbre porté disparu le 22 septembre 1914.

Le cahier des charges était assez clair et ne relevait pas de l'archéologie à proprement parler. Nous devions procéder à une fouille minutieuse dans le but de parvenir à identifier ces hommes et à déterminer les circonstances de leurs décès. Le travail demandé était donc plus proche d'une opération d'identification médico-légale que d'une fouille archéologique classique.

Le service des sépultures militaires, seul service à être habilité en France à procéder aux exhumations et à l'identification des combattants disparus sur notre territoire, s'offusqua lui aussi de cette demande officielle qui semblait remettre en cause leurs prérogatives et leurs compétences. Mais comme l'a si bien exprimé Serge Barcellini, « *la politique de la mémoire patriotique apparaît comme un parent pauvre de la politique de l'Etat, les structures d'intervention sont faibles et les budgets peu importants. ... Depuis 1919, l'Etat privilégie en effet les droits des survivants, les anciens combattants, au détriment des droits des Morts pour la France* ». Ainsi le service français des sépultures militaires n'a-t-il que peu de budget et encore moins de personnel formé à la fouille des sépultures et à l'identification des squelettes. Il fallait donc que cette opération soit réalisée par des professionnels de l'archéologie funéraire pour pouvoir identifier ces hommes et apporter des réponses aux diverses questions que posait leur disparition. Quant à l'hostilité des archéologues, elle fut à la hauteur de l'indifférence et de l'incompréhension de nombre d'historiens. Qu'allait donc faire des archéologues sur ce champ de batailles et qu'allait-ils changer à la compréhension de la Première Guerre mondiale ? La réaction du public et des familles de

disparus fut toute autre et surprit par sa chaleur. Les archéologues furent congratulés, remerciés pour ce travail qui allait enfin redonner une identité aux soldats disparus, oubliés de la nation pour laquelle ils avaient combattu et versé leur sang. Il apparut ainsi que travailler sur cette période récente de notre histoire nationale et familiale ne pouvait être anodin et qu'il incombe aux archéologues que nous étions, de prouver au public, aux scientifiques et aux historiens, l'intérêt de ce type d'intervention.



1 : Apparition des premiers crânes sous quelques cm de terre. (Cliché : F. Adam/Inrap)

La fosse, située dans les bois communaux de Saint-Remy-la-Calonne (55), fut donc fouillée par 3 personnes, selon les techniques et les méthodes de l'archéologie funéraire habituellement mises en œuvre lors de l'étude de nécropoles anciennes. Tout d'abord délimitée à la truelle, elle s'avéra mesurer 5,20m de long pour 2,60m de large et 0,40m de profondeur maximum. Les premiers crânes apparurent rapidement, mêlés aux racines, sous quelques centimètres d'humus (fig. 1).

Afin de ne pas piétiner le gisement, un plancher fut installé au-dessus de la tombe et une serre la protégea des intempéries. Puis la fouille se poursuivit à l'aide de petits instruments de dentiste et du célèbre pinceau de l'archéologue, seuls outils réellement adaptés à ce type de travail minutieux.

Le dégagement complet des ossements nous prit 3 semaines et révéla la présence de 21 squelettes de combattants disposés en 2 rangées tête-bêche de 10 soldats chacune, le vingt-et-unième individu étant posé au milieu de la fosse sur ses camarades (fig. 2a/b). Il nous fallut encore une semaine de travail pour procéder aux nombreuses photographies, aux diverses observations relatives à la disposition des os et du mobilier et enfin au prélèvement de tout le contenu de la fosse. L'ensemble fut ensuite transporté en laboratoire pour être étudié.



2a : Vue générale de la fosse après 3 semaines de fouilles. (Cliché : H. Paitier/Inrap)



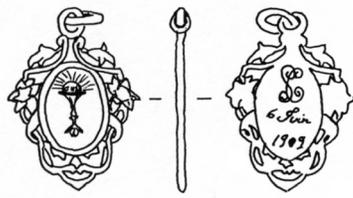
2b : Vue latérale de la fosse et de ses 21 combattants. (Cliché : F. Adam/Inrap)

Le travail d'identification consista en de nombreuses observations et mesures réalisées sur les ossements, afin de vérifier l'appartenance au sexe masculin de chaque individu, de déterminer l'âge au décès et d'estimer les statures.

L'étude typologique (fig. 3a/b/c) des nombreux objets civils (bagues, médailles pieuses, crayons, couteaux...) et militaires découverts sur les soldats (boutons d'uniformes, galons, tissus, brodequins, cartouchières...), associée à celle des squelettes furent confrontés aux archives militaires et familiales ce qui confirma qu'il s'agissait bien des

hommes du 288e RI portés disparus le 22 septembre 1914 lors d'une mission de reconnaissance.

Sur les 21 soldats exhumés, 19 purent ainsi être identifiés avec certitude dont l'écrivain Alain-Fournier, auteur du roman « Le Grand Meaulnes ».



3b : Dessin archéologique d'une médaille pieuse en argent découverte sur le thorax d'un combattant.



3c : Détail de la fosse montrant les semelles de brodequins cloutés, in situ

Leur état sanitaire fut étudié grâce aux pathologies observables sur les os (fractures ante mortem, arthrose...) et les dents (caries, soins dentaires, prothèse...). Quelques techniques de combat furent cernées grâce à l'observation in

3a : Dessin d'un quart en aluminium découvert dans la fosse (DAO : F. Adam/Inrap)

situ du mobilier. L'étude des traumatismes osseux d'origine guerrière permet de déterminer les circonstances exactes de leur décès et de reconstituer leur dernier combat. Celui-ci étant alors sujet à controverse, il fut confirmé que ces hommes étaient tous morts au combat après encercllement par les forces allemandes. Tous les traumatismes et impacts de projectiles observables avaient en effet pour unique origine des tirs de fusils Mauser (fig.4) provenant de diverses directions, à l'exclusion de toute trace d'arme blanche ou d'acharnement particulier.

L'étude taphonomique de la sépulture fournit quant à elle, de nombreux renseignements sur le mode de décomposition des cadavres et la façon dont ils avaient été mis en terre par les Allemands peu de temps après l'issue du combat (fig.5).

Le dernier apport de cette fouille expérimentale fut de comprendre comment et pourquoi cette fosse avait

totalemment disparu de la topographie du sous-bois sous l'effet conjugué de la dégradation des corps et des facteurs climatiques, à tel point qu'il fallut 77 ans pour la localiser .

Le travail des archéologues terminé, la totalité des ossements et du mobilier furent rendus aux autorités qui se mirent alors en relation avec les familles des défunts. Les objets civils leur furent restitués,

telle l'alliance du sous-lieutenant Imbert à sa fille alors âgée de 78 ans. Les squelettes furent tous réinhumés l'année suivante dans la nécropole nationale de Saint-Remy-la-Calonne, à peu de distance du champs de batailles où ils reçurent les honneurs militaires et la mention « Mort pour la France ». Le site de la découverte fut peu après aménagé par l'Association du Souvenir Français et la fosse elle-même a été protégée par une structure pyramidale de verre et de métal, permettant aux

nombreux visiteurs de se recueillir en ce nouveau lieu de mémoire.

Cette opération eut un impact assez fort pour amener notre profession à s'interroger sur la prise en compte éventuelle des vestiges de notre passé récent et sur ce qu'elle pouvait apporter à la compréhension des faits de guerre. Dans les années qui suivirent, plusieurs colloques et table-rondes furent organisés entre archéologues, anthropologues et historiens afin de permettre aux acteurs de la recherche de poser les bases de ce nouveau champ d'application archéologique et d'en définir ses limites.

Timidement d'abord, puis de manière plus ouverte, quelques archéologues décidèrent alors de prendre en compte ce patrimoine délaissé et de travailler en collaboration avec les historiens et les institutions patrimoniales.

Enfin, le nombre croissant des publications relatives à l'archéologie des conflits contemporains, la disparition des derniers témoins directs de cette période et l'avènement des commémorations du centenaire de la Grande Guerre, semblent avoir eu raison des derniers bastions de résistances, à tel point que nous pouvons aujourd'hui affirmer que l'archéologie de la Grande Guerre est une discipline à part entière.



4 : Vertèbres thoraciques en vue latérale droite avec un impact de balle et le projectile de fusil Mauser à l'origine du fracas. (Cliché : F. Adam/Inrap)



5 : Restitution de la position des soldats avec en plus sombre, le dernier soldat inhumé. (DAO : F. Adam/Inrap)